

CHAULLET Alphonse Ernest

**Né le 25 mars 1889 à La Chapelle la Reine (ex Seine-et-Oise).
Charcutier.**

**Soldat, 23^e régiment d'infanterie coloniale.
(Du même régiment que FEBRIER Marius tué le 30 juillet 1916).**

**Décédé le 25 septembre 1915 à la Main-de-Massiges (Marne)
des suites de blessure par arme à feu.
Enterré à la nécropole nationale de Pont de Marson, commune de
Minaucourt-Le Mesnil Hurlus, tombe n° 3348.**

Mort pour la France à l'âge de 26 ans

Du 3 au 15 septembre 1915, dans le secteur de la Main-de-Massige en Champagne, le 23^e R.I.C. creuse des boyaux, sous le tir nourri des mitrailleuses et des rafales de 77.

Dans la nuit du 24 au 25, le régiment prend son emplacement d'attaque. Celle-ci est déclenchée à 9 heures 15 ; objectif : la cote 191 de la Main-de-Massige. Les bataillons d'assaut, formés en quatre vagues, s'élancent sur les pentes sud de la position, dans un ordre parfait, en chantant la Marseillaise. La première vague n'a pas parcouru 50 mètres qu'elle se trouve prise sous un feu violent de mitrailleuses et de mousqueterie ; les autres vagues subissent un feu violent de l'artillerie qui va en augmentant d'intensité.

Pourtant les compagnies poursuivent leur progression, mais sont littéralement fauchées. Les pertes deviennent très sérieuses. Les compagnies qui franchissent la crête subissent elles aussi un feu violent provenant du versant nord-ouest. Presque tous les officiers tombent. Les unités sont complètement mélangées. La situation devient critique, les munitions sont presque épuisées, les sections de mitrailleuses complètement anéanties. Les liaisons vers l'arrière sont coupées. Le combat est acharné et se poursuit au corps à corps.

Cependant deux compagnies, qui étaient en réserve, parviennent à la ligne de feu avec des éléments de deux autres bataillons et réussissent à rejeter deux contre-attaques ennemies.

La nuit permet d'organiser le terrain conquis, le regroupement des unités décimées, le ravitaillement en munitions et la mise en état de quelques mitrailleuses.

Extrait de « Journal de marche du régiment »

Donnons la parole à des survivants :

« Nos sacs sont vides, nous n'avons plus de linge, que seulement : deux mouchoirs, une serviette, mais j'ai mis de côté une paire de chaussettes et tous les mouchoirs. Au moins, si je suis blessé, cela me servira. Nous n'avons plus de veste ni de couvertures, plus rien ! Dans le sac, nous avons deux sacs pour mettre de la terre, la toile de tente et 4 jours de vivre, biscuits, sucre, café, boîte de thon, sardines, singe, potage salé et voilà tout. Nous avons un bidon en plus, une petite bêche, 290 cartouches, 4 grenades, 2 musettes.

(Georges Bearel, le 24 septembre 1915)

"Voilà trois jours et trois nuits que gronde et roule le tonnerre de nos pièces, trois jours et trois nuits que sans interruption nos canons crachent des éclairs et des éclairs, des obus, des obus, des obus ! Mais les gueules de feu semblent essoufflées.

Est-ce à nous maintenant ?

Oui, c'est à nous : dans trois heures nous partons. Les mitrailleuses, les fils de fer seront-ils détruits ? "

(Jacques Arnoux, « Paroles d'un revenant »)

"En avant !... Le 25 septembre 1915, dès que le jour parut, un ouragan de feu s'abattit sur la plaine, à faire croire à la fin du monde. Sous les rafales d'artillerie, l'air gémissait, le sol craquait (...) ce bourdonnement lugubre déchirait nos oreilles tandis que le fracas de la mitraille tendait à rompre nos nerfs surexcités.

Bientôt la terre se couvrit d'un voile épais de brume, au travers duquel on sentait monter les larmes intarissables d'un ciel triste et noir. Des obus

percutants jaillissaient des gerbes de flammes de plus de cent mètres, qui rejoignaient en l'air les langues de feu vomies par les fusants. Les nuées jaunâtres des obus asphyxiants rendaient encore plus sinistres ces tourbillons de feu."

(Joseph Raymond, Froc et Epée)

"Presque au coude à coude, 120 000 hommes se haussèrent sous le ciel. Pour s'arracher à la boue de la tranchée, chacun d'eux avait dû vaincre, plus écrasant que sa propre pesanteur, que la fatigue et le poids du sac et des armes, le faix d'une inhumaine et formidable solitude."

(Louis Guiral, Je les grignote)

"Le 25 septembre, il pleut depuis le matin. A 9h15 l'attaque commence. Les premières vagues sautent et attaquent. Nous partons au pas de gym sous le feu des mitrailleuses et un déluge d'obus éclate sur nous. C'était effrayant mais personne n'hésite. Nous traversons vite leur tir de barrage mais tombons sur les lignes de barbelés presque intactes malgré les bombardements et avons été cloués au sol avec beaucoup de morts par les mitrailleuses. Nous sommes restés toute la journée cachés dans les trous d'obus, devant les fils de fer ennemis. C'était un vrai enfer, avec des morts et des blessés partout.

(Témoignage de Jules Varoquier, lu lors de la cérémonie de Minaucourt du 30.09.2001)



Le soir du 25 septembre, les médecins, infirmiers, brancardiers s'affairent autour des blessés, souvent agonisants. Ceux dont les blessures ne laissent aucun espoir sont abandonnés à leur sort au profit des blessés plus légers.

